

Pascale Pichon
Université Jean Monnet
CRESAL-CNRS
6 rue Basse des Rives
42 023 Saint-Etienne cedex2

Commentaire à propos des articles de Rossana Torri et Antonio Tosi et de Jean-Marie Firdion
La dynamique vitaliste du phénomène du sans-abrisme dans l'approche comparative

Les deux interventions que vous venez d'entendre font le point sur les théories mobilisées par de nombreux chercheurs et pour une part stabilisées, en particulier l'approche processuelle de la pauvreté, revisitée par les théories critiques de l'exclusion sociale dans laquelle se loge le phénomène du sans-abrisme¹.

Mais je voudrais dire préalablement, que c'est bien l'émergence de ce que l'on nommait alors un « nouveau problème social » dans les sociétés riches qui a poussé à inventer d'autres notions que celle trop vaste de pauvreté². Dans les années 70/80, la notion de pauvreté, pensée alors comme résiduelle, ne pouvait convenir pour rendre compte de la diversification de ces « nouvelles » situations. La notion d'exclusion a paru dans un premier temps plus appropriée pour dire l'hétérogénéité des situations perçues (qui ne relevaient pas toutes et loin de là de ce que l'on appelait et que l'on appelle toujours le Quart-monde) ; mais elle possédait le défaut majeur de renvoyer l'exclu à l'irréductibilité d'une position sociale envisagée en dehors du monde commun des échanges : non plus des continuum, des contiguïtés et des porosités entre différentes situations d'inclusion plus ou moins stables mais des séparations radicales. La notion d'exclusion a été ainsi forgée comme une tentative pour donner sens à d'autres formes de pauvreté que l'on pensait en voie de disparition et à laquelle la figure du sans-abri a semblé parfaitement correspondre du fait même du sentiment de déréliction (ou d'abandon social) qui accompagne cette forme d'urbanité.

Si les représentations sociales et les constructions des catégories sont toujours inséparables des contextes sociaux dans lesquelles elles prennent corps et telles que le rappellent à juste

¹ Pour des facilités de langage, j'utiliserai les termes génériques de sans-abrisme et de sans-abri sans entrer dans les discussions à propos des catégorisations différenciées et des définitions à l'œuvre dans différents contextes qui sont par ailleurs traitées au cours du colloque et qui sont évidemment importantes pour aborder les effets de contextes.

² On sait que c'est la notion de pauvreté qui prévaut au niveau des grands organismes internationaux, ce qui ne facilite pas l'articulation et la mise en évidence de l'interdépendance des différents phénomènes de pauvreté, d'exclusion, de sans-abrisme entre pays riches et pays pauvres ou « émergents » (cf de point de vue la thèse éclairante de Daniel Cohen, « Richesse et pauvreté des nations »).

titre unanimement Jean-Marie Firdion, Rossana Torri et Antonio Tosi, il en est de même des théories sociologiques. Les plus récentes théories des formes de la déliaison sociale ont largement été influencées par la figure du sans-abri sans qu'elles ne le disent toujours expressément. Mais la boucle n'est pas bouclée : on peut au final renverser le problème posé par Rossana Torri et Antonio Tosi : si les théories de la pauvreté revisitées par le processus d'exclusion sociale ont permis de considérer le phénomène du sans-abrisme, en quoi les théories du sans-abrisme peuvent-elles permettre de repenser la complexité de la pauvreté contemporaine désormais mondialisée (c'est-à-dire considérée à partir de l'interdépendance des échanges économiques, culturels et sociaux) ?

Je reprendrai quelques éléments forts des arguments avancés par les chercheurs pour apporter non pas tant des contradictions que des contre-points théoriques qui me semblent au cœur des débats d'aujourd'hui et susceptibles de répondre aux problèmes des comparaisons à l'échelle européenne et internationale. J'espère qu'ils ouvriront le débat sur le fond : quelle est l'utilité de la comparaison internationale ? Quelles sont ses objectifs ? Je développerai mon argument en trois points ou questions qui je l'espère, permettront de poursuivre la discussion :

- En quoi l'appréhension dynamique (processuelle) des causes structurelles de la pauvreté permet-elle de mieux saisir le phénomène du sans-abrisme ? En quoi ce dernier met-il néanmoins en question ce paradigme dynamiste ? J'en tirerai les premières conséquences éthiques et politiques.

- Cette remise en question ne conduit-elle pas à proposer un autre paradigme -que j'appelle vitaliste- pour analyser l'expérience du sans-abri ? Quelles conséquences dans le choix des concepts ?

Je montrerai ici pourquoi la notion de carrière (plutôt que celle de trajectoire), correspond à cette version vitaliste.

- Une fois développé le contenu significatif de cette notion je voudrais montrer en dernier lieu en quoi les choix théoriques fondent non seulement la position éthique du chercheur mais plus largement des positions politiques et morales et engagent chacun des chercheurs que nous sommes (c'est ce que Jean-Marie Firdion aborde à juste titre mais peut-être sans en tirer toutes les conséquences). Ce sont sur ces choix théoriques que se construit le travail comparatif qui me paraît plus que jamais nécessaire pour éviter tout relativisme lié au contexte.

1- Les causes structurelles de la pauvreté et le paradigme dynamiste mis en question

Ce sont les critiques portées à la notion d'exclusion sociale qui ont permis de revisiter les théories de la pauvreté : l'exclusion a été pensée non plus comme un état mais comme un processus. Ce qui a eu un certain nombre de conséquences dans l'approche théorique du phénomène SDF, conséquences problématiques qui ont bien été repérées par Rossana Torri et Antonio Tosi.

Mais avant que le terme d'exclusion connaisse le succès qu'on lui connaît aujourd'hui, la multidimensionnalité de la pauvreté ainsi que les effets de marginalisation dans l'espace social aux sens propre comme au sens plus sociologique avaient été largement soulignés par les théoriciens de la pauvreté. Les notions d'insécurité sociale, de précarisation annonçaient une vision plus processuelle des phénomènes de pauvreté. Cette vision a préparé l'acceptation processuelle de l'exclusion, sorte de mise en mouvement de plusieurs causes structurelles cumulées : par exemple chez Robert Castel il y a cette image d'un mouvement centrifuge qui repousse les plus vulnérables aux bords, ou aux marges de nos sociétés (ce que l'on repère aussi dans l'organisation spatiale des ségrégations urbaines). Ces causes structurelles sont à l'œuvre, à des degrés divers et selon des combinaisons variées, si l'on regarde de près les contextes nationaux où se déploie le phénomène du sans-abrisme . Je les rappelle brièvement : ce sont les mutations du travail salarié, la disparition d'une offre diversifiée de logement, les transformations des protections sociales, la désinstitutionnalisation (*ie* l'ouverture des hôpitaux psychiatrique), l'exclusion même de la prise en charge assistantielle telle que l'analyse Paugam par exemple, l'arrivée de nouveaux migrants pauvres.

Il y a donc bien cette même affirmation pour Jean-Marie Firdion et Antonio Tosi/ Rosanna Torri d'un gain théorique à penser le sans abrisme en terme de processus : cela, nous disent-ils, ouvre à une vision dynamique de la pauvreté. Cela permet en outre de ne pas réduire le sans-abri à son sens littéral c'est-à-dire à l'absence de domicile mais d'envisager le continuum des situations de précarisation sur différents axes d'accès aux biens et aux services : logement, travail, santé etc.. Cela permet enfin de repérer, en toute connaissance de causes, les risques inhérents à ce processus qui conduisent au sans-abrisme : risques qu'il convient d'articuler à d'autres transformations sociétales de l'ordre des sociabilités, telle que la mobilité sociale ou les transformations des solidarités du proche qui font que ne peuvent se concrétiser des soutiens, des appuis, d'autres choix aux moment critiques des trajectoires individuelles.

Vous le percevez sans doute, un danger surgit : la diversité des combinaisons possibles de tous ces facteurs ouvre à une hétérogénéité des situations qui pourrait diluer le phénomène même du sans-abrisme. Au cœur de l'analyse le risque du relativisme peut se manifester par le travail incessant de mise en perspectives des situations les unes par rapport aux autres alors

qu'elles possèdent, -le chercheur comme l'homme de la rue le savent intuitivement-, des points communs.

C'est précisément sur ce versant de la diversité et de l'hétérogénéité, qu'il faut tenir ensemble à la fois les continuums de situations et la dimension typique et exclusive qui est celle d'avoir un jour à surmonter le fait de n'avoir plus de « chez soi ». C'est cette insécurité propre à la situation du sans-abri, alors même que les forces s'épuisent à aménager un abri précaire, à trouver un lieu d'hébergement décent etc. qui s'avère centrale. Mais ce n'est pas tant le facteur logement qui se trouve mis ici au devant de la scène que la dimension identitaire du maintien de soi. Celle-ci dépend du lieu et des liens que l'espace privé et intime abrite pour son accomplissement. L'exemple du squat est à ce niveau frappant : On peut habiter un squat et ne pas être sans-abri comme on peut se réfugier dans un squat et être sans-abri.

La vulnérabilité pour le sans-abri se situe au niveau de cette insécurité ontologique : elle se repère statistiquement non pas par une forme spécifique d'habitat précaire mais par le désordre dans la succession des formes de l'habitat précaire qui vont de l'abri le plus simple dans l'espace public au squat quasi-privé, en passant par l'hébergement d'urgence, etc. Cette insécurité se conjugue à une perte de confiance dans le monde. C'est cette vulnérabilité qui s'inscrit précisément à l'intérieur du continuum mais qui ne préjuge pas d'une linéarité quelconque du processus. En effet, les théories critiques de l'exclusion, annoncées par l'usage de la notion de précarité, ont certes permis d'envisager des processus à l'œuvre mais ne sont jamais parvenues à envisager le phénomène du sans-abrisme autrement que comme la pointe extrême d'un processus linéaire et cumulatif qu'on l'appelle désaffiliation ou disqualification sociale ou encore désocialisation. La vulnérabilité du sans abri donne à voir quant à elle un mouvement incessant en boucle ou en spirale. Celui-ci ne s'apparente plus ici à une mécanique impitoyable mais relève plutôt de forces à déployer pour se maintenir. Avec le sans-abri la dynamique du processus proposée par les théories critiques de l'exclusion est ébranlée. Les descriptions les plus précises montre que le sans-abri n'est pas la figure de l'individu négatif mais celle de l'homme en lutte pour vivre envers et contre tout.

On a vu que la figure du sans-abri, participant d'une nouvelle perception de la pauvreté a obligé les théoriciens de la pauvreté à repenser leurs théories et à s'engager dans une critique de l'exclusion qui annonçait trop hâtivement une séparation entre les « in » et « out ». Les théories du sans-abrisme se sont d'une certaine manière « coulées » dans ces reformulations, avec le risque que le sans-abri endosse la position extrême de celui qui est en dehors. Pour éviter cela, elles se doivent d'inverser le mouvement afin de réinterroger les théories

dynamiques de la pauvreté et de l'exclusion sociale. Il est ici une conséquence majeure à ce renversement, tel un impératif catégorique : celui de penser la pauvreté avec les SDF, et plus fondamentalement celui d'intégrer, comme le souligne Jacques Rancière, toujours « plus-un » à la communauté politique « qui ne connaît que des singuliers qui tiennent à la possibilité infinie de l'un-en-plus ». (p.201)

C'est tout d'abord par le travail des comptabilités nationales (cette obsession de chiffres dont parle Kim Hopper) que se réalise cet impératif. Compter les SDF permet de répondre à la demande sociale comme le souligne Jean-Marie Firdion et s'avère de plus moralement indispensable dans le mouvement d'élargissement de la communauté. Par ailleurs, considérer le sans-abrisme non pas comme la dernière étape du processus d'exclusion sociale mais bien comme un phénomène probable à n'importe quel moment du processus permet de rencontrer le souci proprement politique de répondre à la question sociale au recouvrement de la question urbaine et qui ne peut se reformuler qu'avec eux.

Il me semble ici que ces conséquences morales et politiques d'une appréhension processuelle du phénomène du sans-abrisme débordent de toute part la démarche explicative, (*ie* qui interroge les causes d'un phénomène social : causes structurelles, institutionnelles ou individuelles.), si l'on convient qu'avec le sans-abrisme ce n'est plus la dynamique linéaire et cumulative du processus d'exclusion qui est en jeu mais un autre mouvement qui s'apparenterait plus à un processus vitaliste. Jean-Marie Firdion me semble-t-il cherche à s'approcher de cela lorsqu'il veut comprendre non seulement pourquoi les personnes en arrivent là mais comment.

Mais j'essaierai de montrer que l'on peut faire un tour de plus et intégrer la notion de processus dans le cadre d'une démarche radicalement compréhensive qui prend pour acquis l'interpénétration des causes structurelles et individuelles. D'une certaine façon, cet acquis a été mis en œuvre par Maryse Marspat dans son ouvrage, « le monde d'Albert La panthère, cybernate et sans domicile à Honolulu ». Elle y met en correspondance les explications fournies dans le journal intime d'Albert Vanderburg, sa réflexivité même sur sa situation de sans-abri et les résultats des analyses statistiques conduites depuis plusieurs années en France. Ce qui est remarquable ici c'est que l'analyse comparative est au cœur du projet sans qu'il n'y paraisse trop et sans que cela soit théorisé de front. Je me risquerai à proposer qu'est pris au sérieux ce que j'appelle le paradigme vitaliste du processus du sans-abrisme. J'insiste pour dire que l'approche compréhensive qui en découle dans ce travail comme dans d'autres travaux, ne se réduit pas à une approche qualitative. En effet, la démarche compréhensive

cherche à décrire le monde du sans-abrisme c'est-à-dire l'expérience vécue de ceux qui sont désignés ainsi. Elle se centre sur leur expérience de la rue et dans la rue, sur leur expérience de l'assistance ou en dehors, sur les activités que chacun déploie pour « tenir ». Elle prend pour réelles les explications que les individus proposent pour dire leur situation et justifier leurs actes. Les connaissances produites dans le cadre de cette démarche n'ont pas épuisées - et de loin- le chantier de l'approche comparative.

2- la dimension vitaliste du processus du sans-abrisme et la notion de carrière

Si l'on est d'accord pour convenir que le sans-abrisme dans nos sociétés riches ne se situe pas tout au bout d'un processus linéaire de dé-liaison sociale mais bien à un point ou un autre du processus d'exclusion sociale selon différentes combinaisons possibles de variables structurelles, alors il est logique d'envisager une approche sociologique propre à ce phénomène. La question me semble être celle-ci : comment rendre compte de ce qui rassemble sous une même catégorie ces personnes, catégorie entendue au double sens du terme : catégorie des politiques publiques et catégorie de l'expérience sociale, l'une et l'autre ne se recouvrant pas toujours exactement mais ayant toujours une influence l'une sur l'autre. La dimension vitaliste du processus donne l'avantage à l'expérience vécue et non pas aux désignations qui délimitent des populations (mais il est vrai qu'elle intègre le travail de construction sociale du phénomène et la manière dont sont identifiées les personnes, dans la mesure où les personnes intériorisent ces identifications, c'est-à-dire lorsque les conditions sociales sont propices au « bouclage classificatoire » dont parle Ian Hacking).

Que signifie le vitalisme du point de vue de l'expérience vécue ? Il signifie que les individus ayant perdu la sécurité du maintien de soi, se trouvent dans un ensemble de contraintes et ce qui va avec : une réduction drastique des choix individuels. Ils sont pour ainsi dire à la dérive entre rue et assistance. « A la dérive » ne veut pas dire qu'ils ont perdu tout point de repère ou tout contact avec des proches et qu'il se trouveraient dans un *no man's land* mais plutôt à la manière des marins, qu'ils sont déviés de leur trajectoire, à la merci de courants. Par ailleurs la dérive c'est aussi cet instrument qui sert à s'opposer au déplacement latéral du bateau sous l'action du vent. Les personnes sans abri quant à elles mobilisent des ressources et puisent dans leurs résistances, réagissent, s'adaptent pour s'opposer aux forces contraires qu'elles subissent (ces forces ce peuvent être les actions coercitives de la police ou la séquentialisation des politiques d'assistance ou encore les limites des solidarités familiales, etc.). La métaphore de la dérive a simplement pour but ici de se départir de tout déterminisme social ce que

propose aussi Jean-Marie Firdion. En tout cas si déterminisme il y a, il se manifeste dans les trajectoires et non dans les dérives. La dérive implique dès lors de lutter pour la vie, pour se maintenir et l'on sait qu'il en coûte la mort à ceux qui, dans ces circonstances, ne peuvent lutter. Cette dérive ou si l'on préfère cette perte de la sécurité et de la confiance dans le monde déjà là, permet de saisir ce qui fait le commun de ces vies là. Elle ne construit pas des ensembles de variables concernant les populations mais de l'expérience commune avec ses passages obligés, ses initiations, ses apprentissages et parfois l'oubli provisoire ou durable des gestes de socialisation comme celui si simple de regarder chaque jour sa boîte aux lettres. C'est au fil de cette expérience commune que se construit un monde avec ses références liées aux activités dominantes de la survie dans une temporalité qui se réduit dans les cas extrêmes au jour le jour. Il y a toujours une brutalité qui est faite à celui qui entre dans ce monde puis qui s'y adapte progressivement : c'est pourquoi la notion de carrière reprise à Howard Becker et à Erving Goffman dans la tradition de l'interactionnisme tente de rendre compte du caractère vitaliste du processus du sans-abrisme, de la dimension radicale de l'exclusion dans le sens où ce n'est pas l'individu qui se voit séparé du monde commun, mais le monde commun qui se voit brisé dans sa temporalité et sa linéarité : la carrière postule certes une série d'étapes mais aussi un avant et un après possible, peut-être quelques stratégies mais surtout des tactiques, c'est-à-dire des adaptations rapides et compétentes aux contraintes et aux obstacles qui s'érigent.

La carrière de survie (le terme de survie exprime précisément le caractère vitaliste du processus du sans-abrisme) peut s'apparenter à une carrière déviante au sens interactionniste, mais il y manque la référence à un groupe d'appartenance suffisamment identifié et dans lequel il ferait malgré tout bon vivre ; c'est pour cette raison et parce qu'elle conduit aussi à la « dégradation des besoins » qu'elle est surtout une carrière morale comme a su le montrer Goffman pour les internés de l'institution totale. En effet, pour toutes ces raisons - coupure du temps, dérive, enfermement dans les contraintes des activités de survie, socialisation et désocialisation tout à la fois-, elle nécessite de mobiliser des ressources qui, si elles peuvent s'appuyer sur des capitaux sociaux acquis quant à eux au cours des années de formation doivent néanmoins être attachées à cette expérience propre, singulière certes mais surtout partagée collectivement. C'est ce partage qui mérite un travail analytique de description extrêmement pointu et qui engage le chercheur.

3- l'engagement du chercheur et l'ouverture comparative de la démarche compréhensive

Au coeur de cet engagement se situent les implications morales et politiques de la démarche compréhensive. La compréhension introduit les dimensions éthique, politique et morale non seulement à travers les questions qui se posent au chercheur dans la rencontre avec les personnes sans domicile et que repère très bien Firdion, mais tout au long de la démarche de recherche.

Simmel pensait qu'une sociologie de la pauvreté ne peut trouver d'appuis pour se constituer parce que l'hétérogénéité des pauvres empêche la constitution d'un groupe d'appartenance et ne permet donc pas de saisir ce qui fait le commun de tous ces individus. Il est vrai que les théories du sans-abrisme, quelle que soit la démarche retenue, ne peuvent délimiter un groupe. Est-ce pour autant que seule une sociologie de l'assistance s'avère possible, c'est-à-dire pour Simmel l'analyse de la « réaction sociale » d'une société envers ses pauvres ?

C'est ici que la démarche compréhensive propose de dépasser la formule simmelienne car elle permet de dégager le noyau dur de ce qui fait l'expérience commune de ceux qui sont ainsi désignés. Elle ne rabat pas cette expérience sur une culture du pauvre mais bien sur un partage du monde commun. Si le temps passé à la rue provoque une incise dans le temps commun, il construit aussi une expérience partagée par ceux qui la vivent et partageable dans ses dimensions politiques et morales par ceux qui en sont les témoins, c'est-à-dire tous les autres. Le chercheur n'est qu'un parmi les autres-selon la formule de Norbert Elias- et c'est peut-être en ce sens que le sans-abrisme en tant que figure de notre contemporanéité et de notre urbanité à tous mérite toutes nos ressources de recherche pour être décrit, selon la variété des contextes nationaux, dans ce qui fait le propre de cette expérience et qui opère cette fois un dépassement de contextes. Les théories du sans-abrisme peuvent contribuer à mettre l'accent sur le noyau dur de l'expérience commune (comme cela a été fait par exemple à propos de l'immigration) intégrant de fait la démarche comparative dans la théorie même.

Saint-Etienne, le 2 novembre 2005,

Pascale Pichon